

Je suis à l'entrée des tunnels. L'endroit qui se rapproche le plus de l'enfer sur terre.

Ayant passé mon enfance à me balader de foyer en foyer, j'ai toujours beaucoup de mal avec les endroits confinés. Je me sens enfermé, écrasé, pris au piège. Je suffoque.

M'engouffrer dans les tunnels d'Erez fait remonter tous ces souvenirs à la surface, et d'autres pires encore.

Comme tous ceux qui veulent traverser cette frontière située en pleine zone de guerre, nous devons pénétrer un à un dans les galeries. Seuls. Isolés de tout. Dans un no man's land aride, désert et écrasé par le soleil. Sans aucun réconfort, ni aucune sécurité. Ce passage souterrain d'Erez est le seul moyen d'entrer à pied à Gaza. Le franchir, c'est avoir sa place dans le club fermé des vrais durs, direction le carré VIP. Car une chose est sûre : peu de gens s'y sont risqués.

De l'autre côté, la question n'est pas de savoir qui va vous tuer. C'est un vrai *Who's Who* des milices islamiques qui vous attend. Ils veulent *tous* vous descendre. Et les premiers à le vouloir sont sans doute nos propres clients, qui font partie des cellules terroristes les plus dangereuses et les plus craintes de la planète.

Mais nous avons un boulot à faire. Il y a un paquet d'argent à ramasser sur ce coup. Et prendre des risques insensés est un peu la marque de fabrique des SAS<sup>1</sup>, l'unité dans laquelle j'ai servi avant d'entrer dans le « Circuit » c'est-à-dire le monde des sociétés militaires privées.

Les gardes-frontières israéliens sont de vieilles connaissances, depuis le temps. J'entre dans le passage en dernier, après Jack, Eddie et Paul. Comme ça, je suis sûr que les gars sont déjà ressortis quand je m'engage.

On s'est déjà farci des heures de fouille au corps et de maltraitements diverses. C'est devenu une sorte de rituel. Ils nous détestent parce que nous travaillons avec leurs ennemis jurés, et je ne peux pas dire que je leur en veux. Si j'étais l'un d'eux – à me prendre des mortiers ou des tirs de sniper tous les jours de la part des terroristes qui opèrent depuis Gaza –, je détesterais aussi les types dans mon genre.

Sauf qu'aujourd'hui, ils ont quelque chose de neuf en réserve pour nous.

Une grosse surprise.

Un truc censé nous faire perdre les pédales.

La grille en fer de la galerie s'ouvre en grinçant, et un garde du genre nerveux me pousse dans le passage souterrain, étroit et violemment éclairé. C'est un jeunot boutonneux. Je remarque qu'il s'est coupé en se rasant. J'ai probablement l'âge d'être son père. Il est tendu et doit avoir la gâchette aussi facile que tous les gamins de 16 ans appelés sous les drapeaux n'importe où dans le monde, et surtout aux abords d'une zone de guerre

---

1 Special Air Services et, par extension, les soldats de cette unité des forces spéciales britanniques. (NDT)

cauchemardesque. Absence de réelle motivation. Angoisse explosive. Colère et haine de la jeunesse.

En plus, il a un M16 entre les mains. Une arme sacrément dangereuse.

Je lui tourne le dos en attendant les instructions. Je me sens vulnérable, mais le pire serait de le montrer. La peur nourrit le sentiment de puissance chez ceux qui la détectent. *Montre ta peur et tu es fini.*

— Les mains sur la tête.

La voix désincarnée arrive par des haut-parleurs encastrés en hauteur, derrière moi, dans le plafond du tunnel. Sans me donner la peine de les chercher, j'obtempère et pose mes mains sur mon crâne.

Je suis tête nue. Les Nations unies ont bien essayé de nous distribuer des gilets pare-balles et des casques, mais le matériel est inutilisable. Les protections sont constituées de plaques de métal informes et aussi lourdes que du plomb.

Elles nous encombreraient et feraient de nous des cibles trop faciles, sans compter que les plaques se fragmenteraient en projectiles mortels à la première balle.

À la place, j'ai demandé à mon pote Francis, chez Guartel, de m'envoyer un gilet pare-balles qui date de la conquête spatiale. En kevlar ultraléger. Je suis allé le tester dans les montagnes en le dégommant avec une cinquantaine de cartouches. Il a survécu.

En comparaison, l'équipement de l'ONU remonte à l'âge de pierre.

En cet instant, je n'imagine pas à quel point le gilet pare-balles de Francis me sera devenu précieux d'ici la fin de la journée.

En dehors de nos gilets, mes camarades et moi-même, nous n'avons aucune protection. Personne n'a le droit de traverser le tunnel d'Erez avec une arme.

Je porte la tenue standard des soldats du Circuit (pantalon de combat camouflage et polo bleu foncé), comme Eddie, Jack et Paul. Mon sac à dos noir contient le minimum vital : eau, rations et torche. Et un couteau multifonction Gerber Leatherman pend à ma ceinture.

Tout en attendant une nouvelle série d'instructions, j'invente un nouvel usage à mon Leatherman. En arrivant de l'autre côté, je pourrais m'arracher toutes les dents une à une ; cela éviterait aux types du Jihad islamique ou aux autres d'avoir à le faire.

L'idée de m'arracher les molaires juste pour gâcher la journée des islamistes m'arrache un sourire stupide. J'imagine la tête de l'agent israélien qui m'observe derrière ses écrans de surveillance reliés aux caméras planquées dans le plafond du tunnel. Il doit se demander quelle drogue j'ai prise.

— Commencez à marcher. Lentement.

J'exécute les ordres lancés par la voix métallique. Je fais une trentaine de pas environ, dans un silence étouffant, jusqu'à la grille suivante.

— Arrêtez-vous, ordonne la voix.

Comme si je pouvais faire autrement... Je ne risque pas de passer à travers les gros barreaux en acier hauts de plus de deux mètres.

J'entends un déclic, un bourdonnement, et la barrière s'ouvre. Aucune instruction ne suit. Tout ça fait partie d'un jeu dont le but est de me mettre la tête à l'envers. Et je sais que cela va empirer d'ici à ce que je ressorte.

Finalement, après ce qui me semble une éternité, mais qui ne doit pas durer plus de cinq minutes, je reçois l'ordre d'avancer.

Je marche. Quarante mètres, cette fois. Une autre grille. À peine s'ouvre-t-elle qu'on m'ordonne de passer. Puis de m'arrêter. La porte se rabat en chuintant derrière moi, et une autre se referme juste devant mon nez.

Je suis piégé. Devant et derrière moi, deux grilles d'acier. Et sur les côtés, les parois du tunnel.

Silence total. Rien ne bouge. La petite torture mentale ne commence que maintenant. D'après mon expérience, j'estime qu'ils vont me garder ici pendant environ une demi-heure avant d'essayer quelque chose d'un peu plus pervers.

La lumière s'éteint. Les ténèbres, comme dans un tombeau. En dehors du vague ronronnement de ce qui doit être un extracteur, il n'y a pas le moindre bruit. Ou, du moins, c'est ce que je crois. Car, soudain, j'entends une faible plainte. Humaine ou animale ? Je tends l'oreille. Un gémissement. Aucun doute, cette fois. C'est un homme qui souffre atrocement. Ou qui appelle au secours. Ou les deux.

Je fouille les ténèbres, le temps que les effets de l'éclat aveuglant des projecteurs se dissipent et que mes yeux se fassent à l'obscurité, et alors je distingue une silhouette. Quelqu'un, sur le ventre, juste devant la cage où je suis enfermé. Étendu sur une civière, la tête bandée. Je n'arrive pas à voir si c'est un homme ou une femme, ni de quelle nationalité il ou elle peut être.

Puis un mot. Susurré, d'une voix rauque, délirante :  
— *Saa'adinil*.

Dans l'armée, les langues faisaient partie de mes spécialités. Je suis capable de comprendre et me faire comprendre en arabe. *Saa'adinil* : « Au secours. »

Un autre murmure en arabe :

— *Mariid* (« Malade »).

Puis :

— *Tabib* (« Docteur »).

Je connais la chanson. Les malades en situation d'urgence qui ne peuvent être traités à Gaza doivent passer en Israël via les tunnels. Mais, comme personne n'a le droit de les porter, ils se font déposer dans la galerie et attendent là que les gardes-frontières israéliens viennent les chercher.

Mais il arrive que le type bandé de partout ne soit pas vraiment malade ou à l'agonie. Parfois, il ne cherche qu'à commettre un attentat-suicide. Ce qui explique pourquoi les gardes-frontières rechignent à venir récupérer les brancards. Et voilà le résultat.

Je partage le tunnel soit avec un malade ou un blessé, peut-être mourant, soit avec un terroriste prêt à se faire sauter.

Que faire ?

Je sais qu'on me surveille. Le moindre de mes mouvements est enregistré. Ils ont des caméras infrarouges qui percent l'obscurité, ils peuvent scruter mes expressions faciales, mes gestes, mes paroles. En plus de ma spécialisation dans les langues, j'ai suivi une formation médicale dans l'armée. Mais en venant en aide au blessé, je pourrais bien me foutre dans une merde noire. Une partie de moi a tout de même très envie de courir le risque. C'est ce qui m'est resté de mes années à subir dans les foyers pour enfants : une

incapacité à regarder les autres se faire torturer ou maltraiter gratuitement.

Mon instinct me dit d'aller secourir l'homme ou la femme dans la civière. Mais il se peut aussi que ce ne soit pas un malade ou un blessé à l'agonie. C'est peut-être un fanatique qui a des blocs de C4 autour de la taille et le doigt sur le bouton.

J'essaie de me raisonner, de réfléchir posément au problème. Admettons que cette personne soit authentiquement blessée ou malade. Pour être entrée dans le tunnel, elle doit être dans un très sale état. Avoir besoin d'un traitement médical que seuls les Israéliens peuvent dispenser.

Rien en rapport avec mon niveau de formation médicale, quoi qu'il en soit.

Autrement, si c'est un terroriste et qu'il décide d'appuyer sur le bouton, je suppose que je ne peux rien y faire. J'ai eu une belle vie. Rideau. Peu à peu, les gémissements et les plaintes de l'individu diminuent, puis s'arrêtent. Peut-être me croit-il parti. Dans le silence étouffant et l'obscurité, j'essaie de contrôler ma respiration, de garder mon calme.

Enfin, le haut-parleur crache une voix métallique :  
— Avancez.

La porte s'ouvre devant moi. Je fais un pas en avant, sans même baisser les yeux sur la civière, et je continue mon chemin.

Une autre grille me barre la route. Une autre occasion pour eux de jouer avec moi. On m'ordonne de me déshabiller jusqu'à la taille. J'obéis aux instructions et me tiens là, à moitié nu, pendant que les caméras filment la scène.

J'imagine l'agent israélien, de l'autre côté, qui doit bien se marrer avec le petit boutonneux. *Ces petits connards à peine sortis de l'adolescence. J'en sais tellement plus que ces crétins sur les opérations de sécurité.*

Ils m'ont fouillé à plusieurs reprises au poste-frontière. Ils savent que je n'ai rien sur moi. Ce n'est qu'une manœuvre destinée à humilier et intimider quiconque franchit ces tunnels.

Finalement, on m'ordonne de me rhabiller. Je sens que ce sera bientôt fini. La dernière porte s'ouvre en effet, et le tunnel me vomit dans la lumière éblouissante du soleil.

J'entends une voix.

— Qu'est-ce qui t'a pris autant de temps, mec ?

Mes yeux s'ajustent à la lumière, et je reconnais Eddie. Il me regarde avec un sourire narquois.

— Qu'est-ce qui t'a retenu ?

— Des embouteillages, dis-je pour plaisanter. Il y avait autant de monde dans les tunnels qu'un 31 décembre à Times Square. L'heure de pointe à Erez. Ils ont un peu poussé le bouchon, quoi.

Eddie se marre. C'est un grand gaillard avec une moustache tombante de Mexicain et un bouc. Ancien para, ancien des SAS, il a fait la guerre des Malouines. Quand il n'est pas dans le Circuit, il est vigile pour une boîte de nuit à Aldershot, parce qu'il adore se bagarrer avec des tocards.

Un vrai enfoiré, mais il n'y a pas mieux que lui pour vous accompagner en mission.

Nous nous tournons pour observer le chemin devant nous. Eddie pointe du doigt quelque chose à l'autre

bout des 200 mètres de no man's land entre le tunnel et Gaza proprement dit :

— Je crois que c'est notre comité d'accueil, marmonne-t-il. Au moins, il y a quelqu'un qui nous attend.

Je regarde dans la direction qu'il m'indique et découvre un groupe d'hommes et des véhicules. Des voitures civiles, des types armés portant des treillis sombres : nos employeurs terroristes. Plus deux Toyota Land Cruiser de l'ONU garées à l'arrière.

— Bienvenue à OK Corral, commente Eddie.

Je hoche la tête. Sauf qu'ici, on ne vous demande pas en duel avant d'ouvrir le feu...

Même si les officiels de l'ONU n'ont pas voulu prendre en charge cette mission – bien trop risquée à leur goût –, ils ont accepté de nous prêter deux véhicules, au cas où nous devrions évacuer sous le feu ennemi. Les logos de l'ONU sont censés nous apporter une certaine protection.

La pression monte comme dans une cocotte-minute à Gaza. Je sens que ce n'est qu'une question de temps avant que ça explose. Reste à espérer que la ruse de l'ONU fonctionne au moins assez longtemps pour nous permettre de vider les lieux.

Nous nous mettons en marche tous les quatre, à découvert, sur ce bout de terre aride et vide qui fait la jonction entre deux nations qui se sautent en permanence à la gorge. Pour ne rien arranger, le terrain n'offre aucun abri potentiel.

Une horrible sensation de picotement parcourt ma colonne vertébrale. Je connais bien sa signification

depuis mon passage dans les corps d'élite de l'armée : *danger*.

La différence, c'est que je me suis rarement senti aussi vulnérable et sans défense qu'à cet instant. Lors de mes opérations au sein du régiment, je savais que je pouvais compter sur le soutien et la puissance du Special Air Service. Au besoin, toute l'armée britannique et nos alliés américains pouvaient envoyer la cavalerie. Maintenant, je suis un opérateur privé, et les mercenaires que nous sommes sont seuls et sans arme. Les chances ne sont pas vraiment en notre faveur.

Pire, nous sommes pris en sandwich entre deux forces armées parmi les plus féroces au monde. *Bien joué. Bienvenue à Erez, une destination de vacances pour toute la famille.*

Nous avons avancé d'une vingtaine de mètres quand une rafale à l'arme automatique transperce le silence. Nous nous figeons tous les quatre. Les balles passent en sifflant à côté de nous et vont frapper les véhicules de l'autre côté.

Des petits trous bien alignés apparaissent dans le pare-brise du break le plus proche avant qu'un geyser de verre scintille dans les airs. Les balles qui percutent le reste de la carrosserie font valser des bouts de métal.

On dirait la dernière scène du film *Heat*, quand les voitures des braqueurs sont prises en embuscade alors qu'elles essayaient de s'échapper.

Les hommes de notre comité d'accueil ne mettent pas deux heures à réagir. Ils bondissent des véhicules et se mettent à l'abri comme ils peuvent derrière eux.

Les AK47 sont de sortie. Les canons se mettent à cracher des munitions qui fusent dans l'autre sens,

vers le camp israélien. Ces soldats sont des agents du Hamas. Ils n'ont pas besoin qu'on leur fournisse un prétexte pour engager un combat à mort contre des Israéliens.

À leur tour, ils lâchent des salves rageuses au fusil automatique en direction du poste-frontière israélien derrière nous.

J'ai l'impression que nous sommes quatre cadavres en sursis au beau milieu de cette fusillade.